Theatre 007 BMH
4 BA97938

LES CONSCRITS, OU LE TRIOMPHE *DE LA VERTU*;

VAUDEVILLE en un Acte.

DÉDIÉ *AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR*,

Par M.me REYNERY.

Se trouve A LYON, *Chez*

M.me THOMASSIN, Libraire, petite rue Mercière;
et *Chez*
M. CHAMBET, Libraire; quartier des Célestins, lequel tient un assortiment complet de Pièces de Théâtre dans tous les genres, anciennes et modernes.

De l'Imprimerie de GENTOT - LAMBERT, grande rue Mercière, N°. 14.

An XI.

ACTEURS:

MONDOR, *Ancien Militaire;*

SÉLICOURT, son Fils, *Conscrit;*

MADAME DORVAL, *Veuve;*

JULIE, sa Fille;

DORIMONT, *Amant de Julie;*

LUCAS, Paysan, *Aveugle;*

COLIN, Jeune Berger, *Conscrit;*

COLLETTE, Orpheline;

ANTOINE, Décroteur, *Remplaçant;*

DUMONT, *Valet* de Mondor.

LA SCÈNE est chez Madame DORVAL, *tenant maison garnie.*

Le Théâtre représente un Salon Commun.

LES CONSCRITS, OU LE TRIOMPHE DE LA VERTU.

SCÈNE PREMIERE.

JULIE, *seule.*

QUELLE situation ! quoi, se peut-il qu'il n'y ait plus sur la terre, que de froids égoïstes qui n'accordent l'infortune qu'une pitié stérile : oh ! ma mère, où vous a conduit cette délicatesse, ce plaisir si doux d'être utile ; pour avoir voulu rendre service, vous vous êtes plongée dans un labyrinthe dont personne ne vous sortira.

(*Elle chante*,) Air : *d'Hypolite.*

Eh ! quoi dans ce triste univers,
La vertu n'a plus d'avantage ;
Dans cet affreux siècle pervers,
On ne connoît plus son langage,
Chacun se rit de vos malheurs,
L'amitié n'est plus en usage :
On voit envain couler vos pleurs, *bis.*
C'est un défaut que d'être sage. *bis.*

DORIMONT écoute.

Voilà le sort de l'infortuné

SCÈNE II.

JULIE, DORIMONT.

DORIMONT.

Qu'avez-vous ma belle voisine, vous paroissez triste, absorbée dans de cruelles réflexions, eh ! qui peut les faire naître ?

JULIE.

Vous m'écoutiez, cela n'est pas bien:

DORIMONT.

Pourquoi, seroit-ce un crime de m'intéresser à ce qui vous regarde, n'est-ce pas le devoir de tous les hommes de partager les maux de leurs semblables.

JULIE.

Il faudroit pour cela qu'ils fussent délicats et sensibles, et l'espèce en est bien rare.

DORIMONT.

Vous les jugez avec trop de rigueur ! il en est encore d'estimables; à votre âge, on n'a pu faire assez d'épreuves pour prononcer aussi désavantageusement.

(*Il chante*,) Air: *La pitie n'est pas de l'amour.*

Daignez me faire confidence,
De ce qui trouble votre cœur;
Cette marque de confiance,
Sera pour moi le vrai bonheur.
Au sentiment comme à l'estime,
Il faut vous livrer en ce jour;
Mon ardeur n'est que légitime,
L'amitié vaut bien de l'amour. *bis.*

Oui ! belle Julie, de ce sentiment recevez l'effusion toute entière: je n'ai pu me défendre de cet intérêt tendre que vous inspirez, votre respectable mère et vous, vous avez fait naître ce charme si doux qui fait le bonheur de la vie, ne voyez en moi qu'un ami vrai dont vous avez animé toutes les facultés de l'ame, qui

ne veut vivre que pour vous chérir, et vout respecter, parlez sans détours quels peuvent être vos chagrins, vos malheurs; si je ne puis les soulager, du moins je les partagerez, je vous le répète, ne voyez en moi que l'ami le plus sincère, le plus dévoué à vos intérêts, si je n'étois inspiré que par vos charmes, je parlerois le langage de l'amour, mais c'est votre vertu que j'admire et ses droits sont encore plus puissant dans mon cœur.

(*Il chante*,) Air: *Femmes voulez-vous éprouver.*

A la bonne et tendre amitié,
Livrez-vous sans aucun partage;
Lorsque par elle on est lié,
Notre bonheur est son ouvrage.
Elle est facile à définir,
L'estime est sa récompense:
Le soupçon, ni le repentir;
N'altèrent point sa jouissance. *bis.*

JULIE.

Comme vous, Monsieur. je connois le prix de l'amitié, cependant quelquefois elle conduit à des dangers.....

Il l'interrompt.

DORIMONT.

Auriez-vous à vous en plaindre, (*il apperçoit madame* DORVAL;) je vais sans doute être de trop, j'apperçois madame votre mère.

SCÈNE III.

Mme. DORVAL, JULIE, DORIMONT.

M.me DORVAL.

Que faites-vous ici Julie, je vous croyois occupée à votre piano.

DORIMONT.

N'en voulez-pas à M.lle, c'est peut-être moi qui suis cause.....

Mme. DORVAL *avec vivacité.*

Vous Monsieur, et à quel sujet.

DORIMONT.

Je crains de vous le dire, quoique mon motif n'aie rien qui puisse vous offenser, mais j'ose vous assurer que Mlle dans tout ceci n'a aucun tort.

M.me DORVAL.

Allez ma fille réparer le temps perdu, vous savez combien vos talens vous sont nécessaires.

(*JULIE fait une reverence et se retire.*)

SCÈNE IV.

Mme DORVAL, DORIMONT.

M.me DORVAL.

J'ignore, Monsieur, quel peut être le sujet de votre entretien avec ma fille, j'ai si peu l'avantage de vous connoître, qu'il me paroîtroit presque suspect.

DORIMONT.

Ah! M.me, arrêtez vos soupçons; ils seroient un outrage envers votre charmante fille, ils blesseroient un cœur dont vous connoîtrez la délicatesse; je la trouvai seule, livrée à de réflexions tristes, je me hazardai à lui en demander la cause, mes sollicitations ont été vaines; mes expressions pures n'ont pu la persuader, peut-être aurai-je plus d'avantage auprès de vous, peut-être ne me refuserez-vous pas l'aveu des maux qui paroissent vous accabler: la confidence au confident attache, il est quelquefois doux de rencontrer un être fait pour apprécier le prix de la confiance.

(*Il chante*) Air: *De Sélicourt.*

De l'amitié, de la tendresse,
écoutez les foibles accens;
De la pure délicatesse,
Voilà tout ce que je ressens.
Que mon bonheur seroit extrême
Si vous m'approuvez en ce jour,
N'est-ce pas ainsi que l'on aime,
C'est-là le véritable amour. *bis.*

M.me DORVAL.

L'estime et l'amitié, Monsieur, sont deux sentimens dont je paie bien cher les douces prérogatives : vous les peignez avec tant d'énergie que vous me persuaderiez aisément : pour l'amour, si ma fille à pu vous l'inspirer, ce seroit un malheur.

DORIMONT.

Sans doute, c'est le tribut que l'on doit à ses charmes; mais, rassurez-vous, un motif aussi puissant m'anime, un intérêt aussi vif m'inspire; daignez vous expliquer, mettez-moi à même de vous faire juger de mes sentimens, et vous n'aurez pas à regretter de m'avoir honoré de votre confiance.

M.me DORVAL.

Je cède à vos instances, vous allez m'arracher mon secret; si vous en abusiez, vous seriez bien criminel; mais, ce seroit la derniere épreuve de ma vie, et vous n'en triompheriez pas.

DORIMONT.

Mon triomphe est assuré, c'est celui de mériter votre estime.

M.me DORVAL.

Connoissez donc mon infortune : en perdant mon mari, je restai sans aucune ressource que mon mobilier, auquel j'ajoutai de quoi meubler cette maison; un de mes frères se trouvant poursuivi par des créanciers avides, j'offris de m'engager, j'inspirai la confiance; le terme est expiré, mon frere est insolvable : je n'ai rien pour m'acquitter; que deviendra ma fille ?

DORIMONT, (*avec vivaité.*)

Rassurez-vous, vous ne perdrez rien, que n'ai-je en ce moment de quoi vous satisfaire, mais le sentiment donne de l'intelligence, inspiré par lui. on peut tout entreprendre; je vous quitte : vous ne me reverrez que pour être convaincu qu'il est encore des hommes capables de rendre à la vertu malheureuse ses droits et ses hommages.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M.me DORVAL *Seule.*

Que va-t-il faire ? Je n'en puis pas douter, il est amoureux de ma fille, elle l'aime peut-être ... Dieu ! protège l'innocence et la nature.

(*Elle chante*) Air : *Oh ! toi qui ne dût jamais naître.*

Aimable enfant que j'ai fait naître,
Et que l'amour fit pour charmer ;
Qu'avec crainte je vois paroître,
L'instant où tu dois t'enflammer.
L'expérience,
Seule science,
Qui serve à former un bon choix,
Manque à cet âge
Où le plus sage
Du plaisir n'entend que la voix. *Bis.*

Oh ! que tu serois fortunée,
Si pour parvenir au bonheur
Tu remettois ta destinée
Aux sages conseils de mon cœur.
Mais la jeunesse
De la vieillesse,
Ecoute assez peu les avis,
Et pour tout dire,
Dans son délire
Ne veut que de jeunes amis. *Bis.*

Puisse le pressentiment de mon cœur ne m'être pas funeste ! Amour éclaire ma Julie, et ne l'égare pas. *Elle sort.*

(*Dumont et Dorimont entrent.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

DORIMONT, DUMONT.

DORIMONT.

JE suis pressé de savoir les intentions de Sélicour, je n'ai pas un moment à perdre.

DUMONT.

Je vous l'ai dit; il s'occupe en ce moment de se faire remplacer, son père lui a donné mille écus pour payer ce qu'il pourroit devoir avant de partir, mais son plaisir qui l'emporte sur sa gloire, le fait désirer d'en faire un autre usage.

DORIMONT *à part.*

Je bénis le Ciel de rencontrer un étourdi qui préfère le tourbillon qui l'entraîne! (*à Dumont,*) il a raison, il est jeune, fils unique, riche, fait pour plaire, ce seroit dommage qu'il s'exposât.

DUMONT.

C'est plus dommage encore de le voir entouré de mauvaises compagnies, de lâches complaisans, de faux adulateurs; pour moi, j'en gémis; mais ce pays renferme tant d'originaux, de sots parvenus, d'ingrats, de fripons, etc.

(*Il chante,*) Air : *De Tarare.*

Paris est un vaste Théâtre
Où l'un pleure, où l'autre folâtre,
Sur lequel on n'est bon acteur
Que dans le rôle d'imposteur. *Bis.*
Sous le masque de l'innocence,
Le fripon de la confiance
Inspecte, se mocque et se rit,
Pourvu qu'il la mette à profit. *Bis.*

Le Riche insulte à la misère,
Vainement la plus tendre mère
Cherche dans son cœur un appui,
Elle n'a pas de droit sur lui. *Bis.*
Sourd à la voix de la nature,
Il lui fera plutôt injure
Que d'écouter ses doux accens;
Mais le vice a tout son encens. *Bis.*

Tant pis ; tu me fais horreur. Mais revenons à notre objet ? laissons les autres dans leurs erreurs, et ne soyons les censeurs de personne. Fais-moi parler à Sélicour, et tu seras content de moi.

DUMONT.

Je vous dispense de la reconnoissance, je voudrois seulement savoir qu'elles sont vos vues.

DORIMONT

C'est mon secret occupe-toi du rendez-vous que je te demande, en servant mes intentions, tu serviras une cause bien chère et bien délicate et je vois à tes expressions que tu y trouveras un plaisir égal au mien ; je te laisse et je reviens aussitôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DUMONT. *seul.*

Je crois l'avoir deviné, il veut me cacher ses intentions, je suis sûr qu'il veut être le remplaçant ; mais quelle raison peut l'y déterminer, seroit-ce la nécessité ? il faut user de finesse pour lui tirer son secret : si c'étoit par cause d'infortune, ah ! que j'aurois de plaisir à lui faire voir que la générosité et l'humanité, peuvent et doivent être dans le cœur de tous les hommes.

(*Il chante*) Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Vous que le Ciel favorisa
Des dons puissans de la fortune
Songez que le Ciel vous forma
Pour la rendre aux autres commune.
Soyez le soutien du malheur,
De la vertu l'appui céleste !
Qu'elle règne dans votre cœur ; *Bis.*
Je vous épargne le reste.

Justement voici Sélicour, écoutons ce qu'il va nous dire.

SCENE VIII.

SÉLICOUR, DUMONT

SÉLICOUR *avec vivacité.*

Je te cherche par-tout, as-tu pensé, as-tu cherché quelqu'un qui puisse remplir mes vues.

DUMONT.

Je n'ai rien cherché, et peut-être ai-je trouvé sans le vouloir ;

SELICOUR.

Quoi ! sans le vouloir ; mes intérêts ne te sont donc pas chers ?

DUMONT.

Votre gloire me l'est d'avantage ; je suis franc, je vais vous parler comme je le dois ; si le sentiment de la nature vous faisoit balancer entre votre patrie, et votre séparation avec un père respectable, j'admirerois vos sentimens, et je vous servirois de tout mon pouvoir, mais la mollesse, le tourbillon des plaisirs qui vous entraînent, cette ivresse où vous plonge toutes les erreurs à la fois, ne peuvent avoir aucun droit pour vous montrer mon zéle.

(*il chante*,) Air : *De la croisée.*

Vous préférez à votre honneur,
Le jeu, la table, et Mélanie ;
Et vous croyez que le bonheur,
Et de faire courte vie,
Vous êtes un bourreau d'argent,
Mais encore pour quel usage ;
Car jamais l'honnête indigent,
Ne reçoit votre hommage. *bis.*

SÉLICOUR.

Tu es un moraliste bien ennuyeux.

DUMONT.

Je le sais ; à votre âge, les gens de bon sens fatiguent.

(*il continue de chanter.*)

Pour emprunter à très-grands frais,
Il ne vous en coûte guère ;
Vous prenez toujours, mais jamais,
Vous n'aimez à satisfaire.
Qu'importe : pour l'usurier ;
Qui connoît votre richesse ;
Il dit : grugeons cet héritier,
Et Triplons notre caisse. *bis.*

SELICOUR.

Tiens, mon pauvre Dumont, tu radotes ; je te dispense de tes conseils, et de ta franchise.

DUMONT.

Je le crois, vos amis du jour ne parlent ce langage auprès-ils de vous, des soupers délicats, des parties,

fines, ils servent votre goût, en causant votre perte.

SÉLICOUR.

Il faut jouir de la vie, c'est mon système.

(*il chante*,) Air: *Ah Fontenay*,

Coulez mes jours au sein de la tendresse,
Amour, plaisirs, je ne connois que vos lois,
Oh! volupté, charmes de ma maîtresse,
Mon cœur n'entend que votre aimable voix.

DUMONT.

Courage! continuez, pour moi, je vous laisse.

Il sort d'un côté,
COLIN entre de l'autre

SCÈNE IX.

SÉLICOUR, COLIN.

SÉLICOUR *à part.*

Que vient faire cet imbécile?

COLIN.

Bonjour not camarade.

SÉLICOUR.

Que dis-tu, notre camarade, que signifie cette familiarité.

COLIN.

Eh! parbleu, est-ce que nous ne partons pas ensemble.

SÉLICOUR.

Je ne suis pas encore parti.

COLIN.

C'est vrai, je ne fesions pas réflexion qu'avec vos trésors vous pouvez être remplacé, eh bien; tenez la fortune est injuste: parlez vrai, votre père est riche, et si vous étiez tué, il ne perdroit que son enfant, mais le mien pauvre et infirme: s'il me perd, que deviendra-t-il?

(*il chante*,) Air: *Que ne suis-je la fougère.*

Vraiment ce qui me tourmente,
En quittant notre pays;

C'est de laisser mon amante,
Et tout ce que je chéris,
Mon pauvre père et Colette,
Ah! que vont-ils devenir?
Et mon chien, et ma houlette,
Qui faisoient tout mon plaisir.

Ils n'auront plus sur la terre,
Que leurs pleurs, et leurs chagrins;
On ne voit plus la misère
Intéresser les humains.
J'allois avec ma bergère,
Contracter un nœud si doux!
Je serois devenu père,
Et le plus sensible époux.

Eh bien! tenez, çà me désespere! maudit argent, maudit métal, pourquoi fuis-tu notre chaumière.

SÉLICOUR.

Tu viens dans un mauvais moment, j'ai la tête si occupée.

COLIN.

J'ai le cœur si gros!

SÉLICOUR.

Tais-toi, j'entends marcher, c'est peut-être mon père, reste-ici, je reviendrai.

il sort *MONDOR entre.*

COLIN *continue.*

Ah! s'il pouvoit m'entendre; il est si bonne personne,

SCENE X.

MONDOR, COLIN,

MONDOR.

Eh bien; mon garçon, te voilà tout triste, qui t'amène ici.

COLIN.

J'ons ben du chagrin, j'allons quitter notre père, et j'étions venu dans ce pays, pour solliciter; ste loi m'est contraire, il faut partir.

MONDOR.

Il est vrai, mon ami, mais la gloire, le plaisir de vaincre ses ennemis; donnent du courage, et balance la peine.

COLIN.

Je conviens de çà, mais c'honnête homme, c'père qui n'a que moi, qu'et-ce, qui le fera vivre, mais ma Colette que j'allions épouser, sera-ce un autre qui me remplacera, ah tenez, monsieur, je n'y saurions songer.

MONDOR.

Tu m'intéresse, est-elle jolie, ta colette.

COLIN.

C'est un ange, elle à l'air d'nn printems.

(*il chante*,) Air: *Annette à l'âge de quinze ans.*

Comment vous peindre ses attraits,
Sa taille fine, son teint frais,
Non, non, je ne pourrai jamais,
De son visage,
Tracer l'image.
Oh! quels regrets.

MONDOR.

Voilà un joli portrait.

COLIN. *continue de chanter.*

Tout ce que je vous dis n'est rien,
Vous verrez son joli maintien,
Vous jugerez de mon chagrin,
ce qu'elle inspire,
ne peut se dire,
mais se sent bien.

MONDOR.

J'aurois été charmé de la voir, si elle eût été ici.

COLIN.

Oh! qu'à ça ne tienne, je puis vous la chercher.

MONDOR.

Quoi! tu l'as amené avec toi, et ses parens.

COLIN.

Elle est orpheline, et mon père nous à élevé tous deux ensemble, vous pensez si j'pouvons nous quitter, et puis j'ons cru mieux réussir en venant tous trois plaider notre cause,

MONDOR.

Il est vrai que vous pouviez intéresser davantage.

COLIN.

Ah, ben oui! ça fait d'beau monde que vos gens de Paris, quand j'nous sommes présentés, on nous a toisé d'manière à nous déconcerter, et sur-tout Colette, ils avoint tous l'outrageance de m'rire au nez en disant « C'est ben dommage de laisser un joli tendron comme » ça, et puis d'un air de familiarité ils m'disions tous: » dis-donc l'ami, veux-tu m'la céder ta future? » moi j'fessions des yeux.... et puis j'craignons d'gâter note affaire et tout d'même j'en ont été pour nos pas.

MONDOR.

Eh bien, puisque ta Colette est si gentille, va la chercher, et reviens aussi-tôt.

COLIN.

Je n'serai pas long-temps, et vous verrez si j'ons goût fin. *il sort.*

SCENE XI.

MONDOR *seul.*

Quelle bonhomie! qu'elle franchise! quel naturel! ce n'est pas ainsi qu'aiment les gens du grand air; un amour emporté, souvent sans délicatesse, dont tous les plaisirs sont éteints, Après en avoir joui: heureuse innocence! vos charmes sont inconnus à ceux qui ne calculent leurs jouissances, que sur leurs erreurs, et sur le mauvais emploi qu'ils font du court espace de la vie

(*Il chante*,) Air: *Si Belfort.*

Dès que la nuptiale couche,
Fait deux époux de deux amans;
Aussitôt l'amour s'éffarouche,
Adieu les tendres sentimens. *bis.*
Saisis d'une tiédeur pareille:
On s'interroge, mais envain;
Et le plaisir du lendemain,
Différe toujours de la veille. *bis.*

COLIN *tenant* COLETTE *par la main, entrent à la fin de l'Arriette.*

SCENE XII.

MONDOR, COLIN, COLETTE.

MONDOR.

Approchez ma belle enfant: (*à Colin*) elle est vraiment charmante; parlez-moi tous deux sans détours, vous aimez vous bien?

COLETTE et COLIN (*ensemble.*)

Ah! oui, Monsieur.

MONDOR.

Vous seriez charmés de vous unir.

COLETTE.

Nous nous serions mariés, si Colin n'étoit pas obligé de partir.

COLIN.

C'est ben vrai, et malgré q' j'aimons la patrie, c'est un contre-temps ben disagriable, et c' père, ça me saigne le cœur!

MONDOR.

J'ai du plaisir à voir tes sentimens, et je te fais compliment de ta prétendue; mais pour te procurer la tranquillité, occuppe-toi de chercher un remplaçant, s'il ne faut que de l'argent je donnerai ce qu'il faudra.

COLETTE et COLIN *veulent se jetter à ses pieds.*

Fi donc: à mes genoux, mes enfans, vous ne me devez rien, c'est moi qui vous doit tout, vous me faites chérir mes richesses, puisqu'elles me donnent l'avantage de vous rendre heureux, oui! trop heureux celui qui peut les employer à un si digne usage.

(*Il chante*,) Air: *à l'ombre d'un bois solitaire.*

L'homme n'est heureux sur la terre,
Que lorsqu'il peut faire le bien;
Et tendre la main à son frère,
est le devoir d'un citoyen;
Qui peut calculer la journée,
En faisant un heureux de plus,
Peut seul bénir sa destinée, *bis.*
Et s'applaudir de ses vertus. *bis.*

Allez

Allez mes enfans, consolez votre père ; versez un baume sur ses plaies, sur-tout ne me parlez jamais de reconnoissance, ce seroit diminuer à mes yeux le prix de mes légers services. (*ils sortent.*) *Dumont entre de l'autre côté.*

SCÈNE XIII.

MONDOR, DUMONT.

MONDOR.

Tu viens fort à propos, que fait mon fils? songe-t-il à son départ, a-t-il payé ses dettes? j'imagine bien que tu l'as secondé, et que l'argent que je lui ai donné n'a point servi à d'autre usage.

DUMONT.

Ma foi, Monsieur, vous m'embarassez.

MONDOR.

Cette réponse est équivoque :

DUMONT.

Elle est délicate.

MONDOR.

Délicate, je n'en crois rien, et je veux ici que vous me parliez vrai ; je dis plus, je l'exige.

DUMONT.

Mais je vais compromettre....

MONDOR *l'interrompant.*

Vous n'avez rien à ménager, je veux être obéi, et telles que soient vos raisons, cette prétendue délicatesse, vous me devez un aveu qui m'éclaire, dut-il me désobliger.

DUMONT.

Oui, je dois à votre caractère, à ces sentimens qui vous font respecter, une confidence entière. Votre fils n'a point payé ses dettes, les mille écus doivent être employés à se faire remplacer, du moins la parole en est donnée, mais....

MONDOR.

Achevez;

DUMONT.

Rassurez-vous; ils les donnent à un galant homme; qui je crois n'est pas fortuné.

MONDOR.

Quoi! sans me consulter, il fait usage de mon argent, sacrifier sa gloire à ses plaisirs, il n'est pas digne de moi, il partira; fais-moi connoître l'infortuné qui vient s'offrir pour remplir sa place, je brûle de le connoître? vas ne perds pas un instant, tu dois lire dans le cœur de ton maître, tu sais que le premier de mes plaisirs est celui d'être utile.

DUMONT.

Mais il m'en voudra de mon indiscrétion, d'ailleurs ce n'est de ma part qu'une conjecture, car il ne m'a pas donné son secret.

MONDOR.

Mais quel est-il, où est-il, son nom?

DUMONT.

Comme vous, il occupe un logement dans cette maison, et le hasard l'a fait rencontrer quelquefois avec monsieur Sélicour, sans doute ils auront causé de son départ, et réciproquement ils se seront trouvés d'accord.

MONDOR.

C'en est assez, ménage sa délicatesse, cache-lui bien le motif qui me fait désirer de le voir.

DUMONT.

Comptez sur moi. *il sort.*

SCENE XIV.

MONDOR. *seul.*

Cet enfant m'a donné bien du chagrin, la mort de sa mère dont il fut la premiere cause, son penchant à tous les vices, quels sujets d'amertume! depuis deux cents ans, ma famille s'est distinguée en servant sa patrie, je n'ai que ce moyen de le soustraire à ses penchants, et telle que soit ma tendresse; la nature ne l'emportera pas sur mon honneur, et sur ma gloire, il partira; j'en-

tends Dumont, il amène sans doute cet honnête homme, que de jouissances ! que de combats pour mon cœur !

DUMONT entre avec DORIMONT.

SCÈNE XV.

MONDOR, DORIMONT, DUMONT.

DORIMONT.

Quel sujet Monsieur, me procure l'avantage de vous voir, je n'ai celui de vous connoître, que par votre réputation justement méritée.

MONDOR *à Dumont.*

Laisse-nous, (*à Dorimont*) je voudrois, Monsieur, la justifier, je me crois loin de ce bonheur.

DORIMONT.

Une conduite fondée sur des principes, sont les garants du contraire.

MONDOR.

La tâche d'un homme de bien est difficile à remplir et quand il y parvient, il ne fait que son devoir.

DORIMONT.

Peu de gens en connoissent le prix.

MONDOR.

Laissons ces réflexions : parlons de ce qui m'intéresse.

DORIMONT

J'en ignore le sujet.

MONDOR.

Un motif de curiosité, que vous me pardonnerez sans doute, quand vous en connoîtrez le principe, j'ai un fils, un étourdi, que les circonstances de la conscription font partir....

DORIMONT. *avec vivacité.*

Eh bien !

MONDOR.

Pardon ; je vais être exigeant, indiscret ! mais ne m'en voulez pas, regardez-moi comme un brave homme, bien uni, bien franc, et qui sur-tout possède un cœur sensible, seul trésor dont j'ose m'énorgueillir.

DORIMONT. *avec transport*,

Vous avez un cœur sensible, quel rare présent, quel funeste don!

MONDOR.

Je vois aux élans du vôtre, que nous pouvons disputer de sentiment. Je vous ferois injure si je vous cachois plus long-temps.. je ne puis y résister davantage, parlez-moi avec cette franchise qui doit régner entre les hommes, mettez votre ame à son aise, laissez jouir la mienne, livrons-nous tous deux à ce plaisir si doux que donne la confiance?

(*ils chantent*,)

DUO.

MONDOR.

Chérissons l'amitié fidelle,
Mon cœur vous attend,
Il sera le garant
De notre chaine mutuelle.

DORIMONT

Je chéris l'amitié fidelle,
Mon cœur vous entend,
Ah! pour moi quel moment
Comment répondre à votre zéle.

MINEUR.

Dans vos yeux je lis mon bonheur,
Et ma flamme
Dans votre ame
doit faire passer mon ardeur.

Dans ses yeux je vois mon bonheur,
Et sa flamme
dans mon ame
Ranime encore mon ardeur.

DORIMONT.

Vous me pénétrez,

MONDOR.

Parlez-donc sans détours! vous avez vu mon fils, il vous a fait des propositions, il vous a....

DORIMONT

C'est moi qui ai tout fait; j'ai appris qu'il étoit dans l'intention de se faire remplacer, j'ai été le trouver, et nous sommes à peu-près convenus de ce qui nous intéressoient l'un et l'autre.

MONDOR.

Mais qui peut vous déterminer à prendre ce parti,

vous êtes d'un âge à rester tranquille; qu'elles peuvent être vos raisons? seroit-ce? je n'ose achever: épargnez ma délicatesse qui craint de blesser la vôtre.

DORIMONT.

Homme généreux, je vous devine, oui! ce sont ces mille écus dont j'ai besoin, sans doute je ferois à ma patrie tous les sacrifices, je volerois pour la servir, mais cependant un autre intérêt m'anime; je suis garçon, libre, je n'ai rien de mieux à faire, je n'ai rien de plus cher que le motif qui me fait agir.

MONDOR.

Ne puis-je le savoir! seriez-vous persécuté par la fortune?

DORIMONT.

Non, je suis philosophe, je n'ai point d'ambition, je sais me suffire à moi-même.

MONDOR.

Mais, enfin; ah! parlez, parlez, ne serois-je pas digne de votre confiance.

DORIMONT.

Oui! digne à tous égards, mais c'est le secret des autres que je dois respecter, ah! si c'étoit le mien, je ne balancerois pas.

MONDOR.

Je lis dans votre cœur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas que vos desirs ne soient satisfaits, vous vous intéressez à des malheureux que vous ne pouvez soulager, et vous saisissez la circonstance pour faire tourner à leur avantage ce qui peut, en vous ravissant votre liberté, vous coûter la vie! eh bien! il n'en sera rien, ce sera moi qui vous mettrai à même de remplir ce devoir si sacré: mille écus, plus encore s'il le faut, ah! je ne calcule jamais quand il s'agit d'obliger, que de graces n'aurai-je pas à vous rendre!

(*Il chante.*) Air: *Il faut des époux assortis.*

Je ne goûte le vrai bonheur,
Que lorsque je puis être utile;
Ce plaisir si pur, si flatteur,
Rend notre cœur toujours tranquille.
Faire le bien, rien n'est si doux.

On excite jamais l'envie !
On fait rarement de jaloux
On passe doucement sa vie. *bis.*

DORIMONT.

Je cede à vos instances, à ses expressions si touchantes, apprenez tout: depuis six mois j'habite cette maison, je n'ai cessé d'y admirer deux êtres également intéressants, je n'ai pu me défendre de l'intérêt qu'elles inspirent. La mère est un modèle de vertu, la fille a cette amabilité, cette candeur qui séduisent encore davantage, mais, ô dieu ! elles sont infortunées et....

MONDOR.

Achevez?

DORIMONT.

Ne pouvant par moi-même leur être utile, j'ai conçu e projet de remplacer votre fils, pour leur offrir ces mille écus.

MONDOR.

Vous me devez une confiance entière, nommez-moi ces deux êtres si intéressans.

DORIMONT.

Ce seroit être injuste envers vous, et cruel envers moi, si je ne vous faisois partager tout ce que j'éprouve; c'est de Mme Dorval dont il s'agit, elle va perdre son mobilier, elle est poursuivie, il n'y a pas un moment à perdre.

MONDOR, *le pressant dans ses bras.*

Embrassez-moi, mon ami, vous n'aurez plus d'autre titre à mes yeux, vous ne me quitterez plus; mais ce ne sera pas l'argent de mon fils qui remplira vos bonnes intentions ! il ira remplir son devoir, nous remplirons le nôtre; indiquez moi comment nous pourrons faire parvenir à cette tendre mere, le tribut des sentimens qu'elle m'inspire, sans qu'elle puisse me découvrir.

DORIMONT.

Nous causerons sur cet objet, retirons-nous de peur d'être surpris.

Ils sortent, Colin entre avec Colette.

SCÈNE XVII.

COLETTE, COLIN.

COLETTE.

Avouez donc Colin que ce bon Monsieur Mondor est un homme ben généreux,

COLIN.

Ma fine oui; sans lui j'étions perdus.

COLETTE.

Mais comment vas-tu faire pour avoir quelqu'un qui te remplace, toi qui ne connoît personne dans c' Paris.

COLIN.

Soit tranquille, quand on a de l'argent à donner on ne manque pas de trouver à qui l'offrir, Dumont m'a promis de s'employer pour çà.

COLETTE.

J'serons donc heureux, quel beau jour!

(*elle chante,*) Air: *Et j'y pris bien du plaisir.*

Quand nous serons en ménage,
Je ne vivrai que pour toi;
Colin tu seras bien sage,
Je suivrai la même loi,
Nous penserons tout deux d'même,
Nous aurons mêmes desirs;
Ce sera le bien suprême,
Et j'aurons bien des plaisirs.

COLIN.

Oh! c'est ben vrai, et j'te le jurons d'avance

COLETTE.

J'entends la voix de Monsieur Mondor, j'en tressaille de joie.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, MONDOR, ANTOINE, DUMONT.

MONDOR à DUMONT.

Que demande ce garçon.

DUMONT.

Il vient s'offrir pour remplacer Colin.

MONDOR.

Il a l'air bien jeune. (*à Antoine.*) quel âge avez-vous?

ANTOINE

Monsieur, j'ons dix-sept ans, mais j'sommes si las d'not métier que j'aimons autant partir.

MONDOR.

Que fais-tu donc.

ANTOINE.

J'sommes décroteur de not état, autrefois j'fesions assez bien nos affaires, mais maintenant q'ça formons une branche de commerce je ne fesions plus rien.

MONDOR.

Que veux-tu dire, avec cette branche de commerce.

ANTOINE.

Il n'est pas que Monsieur n'aie vu nos confrères établis au palais royal dans des petites boutiques, ou ils fournissions les journaux à lire, et tandis que je suons à grosse goutte pour gagner deux sols, eux gagnent jusqu'à dix-huit francs par jour, çà fait une grande différence; tout le monde abonde chez eux, et nous j'restons là.

(*Il chante*,) Air: *Pauvre Jacques.*

Hélas! monsieur, quand on n'a pas d'argent,
Tout tourne le dos sur la terre;
chacun vous voit d'un air indifférent,
c'est un vice que la misère. *bis.*
J'nons dieu soit loué, ni parens, ni d'amis,
J'nons aucun regrets en partage;

en

En combattant j'braverons les soucis ;
J'ferons voir que j'ons du courage,
A la guerre tout est à l'unisson,
J'aurons du moins cet avantage,
Le général, le soldat sans façon,
Par-tout le canon fait ravage, *bis.*

MONDOR.

C'est fort bien penser mon ami, maintenant que veux-tu pour remplacer ce joli garçon-là, comme toi, il n'est pas riche.

ANTOINE.

J'savons vivre avec les vivans, j'ferons ce que vous voudrez, j'n'avons pas l'ame intéressée, et puis j'ons la gloire en tête et j'sommes plus occupé d'parvenir, que d'nous enrichir.

MONDOR *à Colin.*

Eh bien! Colin, qu'en dis-tu, car enfin c'est à toi à faire tes propositions.

COLIN.

A ben pour le coup, v'là qu'vous vous amusez pour votre argent, q'voulez-vous que j'disions, puisque c'est vous qu'êtes le trésorier, est-ce que j'avons une volonté, quand j'sommes soumis à vos générosités.

MONDOR.

Tu as raison, (*à Antoine*) seras-tu content de cent écus comptants, auquel j'ajouterai six francs par mois.

ANTOINE.

J'n'en n'avons jamais tant vu à la fois, (*il tend la main à Mondor.*) t'nez touchez-là c'est une affaire faite, ma foi vous êtes un brave Monsieur, et je vois ben qu'il y a encore quelques honnêtes gens. Si jamais j'devenons général, je n'veux pas q'vous ayez à regreter d'm'avoir connu, et foi d'Antoine j'serons vot ami.

MONDOR.

J'en accepte l'augure, vous pouvez tous venir chez moi, l'argent sera compté. (*à Dumont.*) tu diras à mon fils qu'il ne sorte pas. Adieu mes enfants *il sort.*

ANTOINE *à Colin.*

J'espere bien, camarade, que tu ne me refuseras pas d'boire le vin du marché, avec Monsieur Dumont et si ça n'effarouche pas mamselle (*montrant Colette.*) elle nous fera a tous ben du plaisir.

DUMONT.

Va comme il dit, et ne perdons pas de temps pour boire à la santé de mon maître.

ils sortent. *Julie entre de l'autre côté.*

SCÈNE XVIII.

JULIE.

Ce galant homme, cet honnête Dorimont a produit dans mon ame des sensations que je n'avois jamais éprouvées, seroit-ce de l'amour, n'est-ce que de l'amitié, l'une feroit mon bonheur, l'autre cauſeroit mon tourment.

(*Elle chante*,) Air noté :

Mon cœur craignoit de s'enflammer,
avois-je tort de m'allarmer :
Des oiseaux le tendre ramage,
Des amans le sincère hommage
Rien ne put jamais me charmer.
De la raison trop vain usage,
Je finis enfin par aimer ;
Et la douleur est mon partage !

M.me DORVAL *entre à la fin de l'ariette,*
(*MONDOR et DORIMONT sont cachés dans un cabinet.*)

SCÈNE XIX.

M.me DORVAL, JULIE.

M.me DORVAL.

Tu me vois agitée, combattue entre l'inquiétude et la reconnoissance : lis ce billet que je viens de recevoir avec deux cents louis, sans avoir pu tirer du porteur aucun renseignement, et le billet n'est pas signé.

JULIE *Lit haut :*

« Permettez, Madame, qu'un être sensible et délicat partage vos amertumes, et vous offre le faible » tribut qu'il rend à vos vertus ; ne craignez point » d'accepter ce léger service ; je suis plus heureux que » vous, en vous procurant la tranquillité ; et mon » respect égale mes sentimens. »

Après avoir lu, avec vivacité.

Ah ! maman, je n'en puis plus douter ; c'est-lui, oui,

c'est-lui, c'est cette ame généreuse dont nous recevons le témoignage.

Mme DORVAL.

Que veux-tu dire ? c'est-lui, connoitrois-tu ? cet argent seroit-il ?..... ah ! ma fille, je ne fus jamais si malheureuse ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

JULIE.

Maman ! qu'avez-vous qui vous agite ?

M.me DORVAL.

Nommez-moi celui que vous paroissez connoître, et tâchons de lui faire remettre cet argent.

JULIE *d'un air triste.*

Eh pourquoi ! Il nous est offert d'une manière si noble....

M.me DORVAL.

L'or jamais ne fera mon bonheur au dépend de ma délicatesse, je saurai souffrir, mais non pas m'avilir ! j'ai tout perdu, mon honneur seul me reste ; on est riche encore quand on possède sa propre estime.

(*Mondor et Dorimont sortent du cabinet.*)

SCENE XX.

MONDOR, DORIMONT, M.me DORVAL, JULIE.

MONDOR, *avec transport.*

Ne craignez rien de celui que vous forcez à rompre le silence ; il vous doit plus qu'il ne peut vous rendre ; son hommage, est l'effet de l'estime que vous inspirez. (*Montrant Dorimont.*) Sachez que cet honnête homme est le seul qui puisse mériter votre attention.

DORIMONT.

N'en croyez rien Madame, il a sur moi tout l'avantage

Il chante. Air : *des deux Jumeaux.*

Je lui peignis vos vertus, vos allarmes ;
Il m'écouta et sourit à mes vœux :
Oui ! c'est lui seul qui peut sécher vos larmes. *Bis.*
Et nous serons également heureux. *Bis.*

JULIE. *à part.*

Ah ! je l'avois bien dit ; (*à sa Mère*) hé bien, maman, tu vois que le Ciel sait protéger les malheureux.

M.me DORVAL *à Mondor.*

Mais, Monsieur, je n'ai nul moyen de vous rembourser.

MONDOR.

Nous arrangerons cela. (*à Dorimont.*) oserai-je vous prier de faire avertir mon fils qu'il se rende ici.

DORIMONT.

Volontiers. (*Il sort.*)

SCENE XXI.

MONDOR, M.me. DORVAL, JULIE.

MONDOR.

Ne me parlez, Madame, ni de remboursement, ni de reconnoissance ; mais connoissez celui à qui j'ai l'obligation de pouvoir vous être utile : ce digne homme instruit de vos malheurs, imagina d'aller trouver mon fils pour le remplacer, et pouvoir vous offrir mille écus destinés à payer ses dettes, mais dont à mon insçu, il vouloit faire un autre usage ; il alloit sacrifier sa liberté peut-être avec sa vie ! ô bonheur de vous obliger : le hazard m'a tout fait découvrir : malgré lui, je lui ai arraché son secret, j'ai secondé ses vœux ; trop heureux de le dispenser de ses sacrifices, et de partager une action aussi louable.

M.me. DORVAL

Dieu juste et protecteur des infortunés, il est donc encore des hommes estimables ! ah, Monsieur, comment lui peindre comme à vous, tout ce que je sens.

MONDOR.

Je le sais ; sa récompense doit être notre ouvrage à tous deux.

M.me DORVAL.

Comment, Monsieur, il seroit un moyen de m'acquitter d'un pareil procédé.

MONDOR.

Oui, Madame, la main de votre fille, si elle veut y consentir, voilà le prix le plus flatteur que vous puissiez y mettre.

Mme DORVAL.

Mais ma fille n'a rien.

MONDOR.

Elle a ses attraits, son innocence, ce sont des trésors inapréciables.

(*Il chante.*) Air : *avec nous chacun l'avouera.*

Le vrai mérite doit avoir,
Dans tous les temps la préférence;
Et celui qui sent son pouvoir,
A bien plus d'une jouissance. *Bis.*
L'or fait-il toujours le bonheur? *Bis.*
Le sentiment a l'avantage!
Et quand il remplit notre cœur,
On fait toujours (*Bis*) un bon ménage.

(*à Julie*) Eh bien, Mademoiselle, cette proposition peut-elle vous plaire?

JULIE.

J'approuverai le choix de ma mère, et il sera le mien.

Mme DORVAL.

En vérité, monsieur, tout ceci est un rêve pour moi, trouver des hommes généreux par le plaisir de l'être : voir ma fille heureuse quand j'étois si loin d'en concevoir l'idée, ce coup inattendu me donne un nouvel être!

MONDOR.

Jouissez donc en repos : je vais joindre mon fils, et vous envoyer Dorimont pour qu'il jouisse à son tour.

(*Il sort.*)

SCENE XXII.

Mme DORVAL, JULIE.

JULIE.

Oh! ma bonne Maman, quel changement dans notre situation! comme ton cœur va jouir, comme le mien est satisfait! je ne puis te le cacher, dès l'instant que je vis Dorimont, il m'inspira l'intérêt le plus tendre; ses sentimens, son air honnête, tout sembla me dire que mon bonheur seroit son ouvrage!

(*Elle chante*) *Ah s'il est dans votre village*
Le sentiment de la nature,
Fit mon bonheur jusqu'à ce jour;

En ce moment; oui, c'est l'amour,
Dont je sens la volupté pure;
Entre ma mère et mon époux, *bis.*
Je pourrai braver les jaloux. *bis.*

J'aime à te voir ces sentimens; oh! ma Julie, ne les perd jamais de vue; songe que les devoirs d'une femme sont bien étendus, tâche de lire dans les yeux de ton mari, de mériter son estime, et son amitié; que ces sentimens remplacent celui de l'amour, ce dernier s'éteindra, les autres t'assureront un bonheur sans nuage, s'il s'égare jamais, ramène-le par tes soins et par ta douceur, et souviens-toi que nous sommes presque toujours les arbitres de notre bonne ou mauvaise fortune.

Dorimont passoit.

JULIE *appercevant Dorimont.*

Vos conseils feront ma loi.

SCENE XXIII.

M.me DORVAL, DORIMONT, JULIE.

DORIMONT.

Objets chers à mon cœur, recevez l'effusion des sensations que vous y avez fait naître; (*à madame Dorval.*) je suis instruit de tout, vous avez comblé mes vœux, et je n'en ai plus qu'un à former; c'est de mériter votre tendresse, et que cette Julie qui fit vos délices, ne sache plus lequel de nous deux elle aimera davantage.

JULIE.

Vous devenez le maître de mon sort, et je me plais à croire que rien ne pourra arrêter le cours de notre félicité.

(*Elle chante*) *Quand on est deux et quand on s'aime.*

Par l'amitié notre bonheur,
Doit s'accroître bien davantage;
En vain l'amour seroit volage,
Nous ne ferons qu'un même cœur.
Quand on est deux et quand on s'aime, *bis.*
Qu'il est doux (*bis*) de penser de même *bis.*

On entend du bruit et l'on voit arriver Mondor, Selicour, Colin et Colette donnant le bras à Lucas. Dumont et Antoine ayant une cocarde militaire et une grande plume à son chapeau.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédents, MONDOR, SÉLICOUR, LUCAS, COLIN, COLETTE, ANTOINE et DUMONT.

MONDOR *avec enthousiasme.*

Gloire, plaisirs, honneurs à la vertu: voilà mon fils, oui, le voilà, et pour jamais digne de ma tendresse. Je rends graces au Ciel, à votre exemple, (*à Dorimont*) à tout ce qui caractérise en vous, les mœurs, la probité le courage; je n'ai pas eu besoin d'employer l'éloquence pour le convaincre que le premier devoir d'un bon Francais est l'amour de sa patrie, et sa soumission aux volontés d'un père.

SÉLICOUR *à Dorimont.*

Homme généreux! vous m'avez élevé au dessus de moi-même; ne voyez plus en moi cet être emporté par la fougue de ses passions, par ce tourbillon ou elles nous entraînent. Tandisque vous jouirez au sein de la nature, et de l'amour, je volerai à la victoire. Trop heureux qu'un instant d'erreur aie pu vous procurer le bonheur, et à moi un retour à la raison.

(*Il chante*) Air: *De Lindor*

Ah! qu'il est doux de partager sa vie,
Entre l'amour et la tendre amitié;
Dans vos plaisirs, je serai de moitié
En combattant pour ma chère patrie.

MONDOR.

Quel triomphe pour mon cœur! allons mes amis, ne faisons qu'une même famille: toi Colin, donne la main à Colette, vous Dorimont recevez celle de l'aimable Julie, et que ce double nœud en assurant votre félicité, nous fassent voir les hommes comme ils devroient être.

COLIN *à Selicour*

Vous parter, et moi je reste, graces aux bontés de votre père; quel contraste; il se réjouit de vous voir

soldat, et il me donne de l'argent pour rester berger, mais aussi (*montrant son père*;) j'allois creuser le tombeau de ce vieillard qui n'a que moi pour son soutien, ma Colette devenoit veuve avant d'être épouse, la voilà qu'elle devient femme, et j'espere bientôt mère, car Dieu sait quel plaisir j'aurai à voir ces marmots-là.

(*il chante.*) Air: *Tout le village ignore.*

Lorsque je serai père,
Il me semble voir çà:
La gaieté je l'espère,
Sur mon front brillera.
Charmes de la nature,
Comblez tous mes désirs;
Voilà je vous l'assure,
Voilà, voilà les vrais plaisirs.

ANTOINE *à Selicour.*

Queux métamorphose! quand je décrotions vos bottes, j'osions à peine lever les yeux, pour vous fisquer; maintenant j'sommes tout fier d'être à vos unisson; la belle chose que l'argent: la rare chose qu'un homme comme çà, (*montrant Mondor*) çà doit faire trembler ceux qui ont l'cœur dur, et leur servir d'exemple.

VAUDEVILLE.

SÉLICOUR Air: *Du vaudeville du roi et du fermier.*

A la vertu je rends hommage,
Elle m'éclaire en ce beau jour,
En tout temps elle aura son tour,
Malheur à celui qui l'outrage,
Il ne faut s'étonner de rien, *bis.*
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

Tous repètent le refrain.

JULIE *au Parterre.*

Sans art et sans éloquence;
L'auteur a peint ses sentimens;
Pour encourager ses talens,
Accordez-lui votre indulgence.
Comme nous chantez le refrain,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

FIN.